



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

# L'APPÉTIT SPIRITUEL



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# L'APPÉTIT SPIRITUEL

Sermon prêché le 4 avril 1875  
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. Jésus-Christ est plus doux qu'un rayon de miel . . . . .	3
2. Ceux qui abhorrent Christ . . . . .	8
3. Ceux qui goûtent la suavité de Christ . . . . .	10

# L'appétit spirituel

« Celui qui est rassasié foule aux pieds le rayon de miel, mais celui qui a faim trouve doux tout ce qui est amer » (Pr 27.7).

C'est une grande bénédiction lorsque la nourriture et l'appétit se rencontrent. Les uns ont de l'appétit et point de nourriture ; ils réclament notre pitié ; d'autres ont de la nourriture mais point d'appétit ; ils ne gagneront peut-être pas notre pitié, mais assurément ils en ont besoin. On raconte qu'un gentilhomme, accoutumé à se promener de grand matin, rencontra souvent un pauvre homme se hâtant vers son labour. Un matin, il lui dit : « Il me faut marcher si tôt, dès l'aurore, pour me donner de l'appétit pour ma nourriture ». « Ah », répondit l'autre, « et moi, il me faut me rendre à l'ouvrage de si bonne heure pour procurer de la nourriture à mon estomac ». Aucun des deux n'était pleinement satisfait de sa condition : la bienheureuse conjonction de l'appétit et de la nourriture seule peut assurer le contentement. Sommes-nous assez reconnaissants lorsque nous possédons l'un et l'autre ?

Il est souvent arrivé que des hommes fussent si luxueusement nourris que l'appétit les abandonnât entièrement. Les Israélites, lorsqu'ils étaient au désert, devinrent enfin si délicats que, bien qu'ils fussent nourris du pain du ciel, et que, pour une fois, les hommes mangeassent la nourriture des anges, ils dirent néanmoins : « Notre âme est dégoûtée de cette misérable nourriture » (No 21.5) ; et des milliers dans le monde courent grand péril de tomber dans le même état, car les plus rares délicatesses ne leur causent aucun plaisir. Ils font la fine bouche et choisissent comme si rien n'était assez bon pour eux, et, à l'exemple des vieux gourmands romains, ils exigent que mer et terre, terre et air soient mis à sac pour leur gratification, puis réclament des sauces relevées et d'étranges assaisonnements avant de pouvoir manger. La vérité est que l'ancien proverbe est véridique : la meilleure sauce pour la viande, c'est la faim ; et tandis que le confiseur et le cuisinier peuvent peiner avec mille arts pour produire un mets délicat, la nature nous enseigne la manière de savourer notre nourriture, à savoir : ne point la manger avant d'en avoir besoin, et n'en prendre ensuite que ce que nos corps réclament. Qu'il soit certain que la faim donne du goût même à un régime peu recommandable. Nos pères trouvèrent possible de vivre d'aliments que nous ne pourrions toucher. Aussi tard que sous le règne de la reine Élisabeth, la masse des pauvres goûtait rarement du pain de froment, mais se nourrissait de galettes de seigle ou d'orge, et devait souvent se contenter de pain fait de fèves, de pois, de vesces, d'avoine ou de lentilles ; et il fallait même fréquemment y mêler des glands. Ils avaient un dicton : « la faim met le pied dans la mangeoire du cheval », voulant dire que la nourriture qui ne convenait qu'aux

chevaux était dévorée par des hommes au temps de famine. Ces délicats, toujours à se plaindre de ceci et de cela et à regretter « le bon vieux temps », changeraient de ton s'ils avaient l'épreuve d'un tel ordinaire, et supplieraient d'être ramenés aux temps où nous vivons.

Les lois qui s'appliquent à l'appétit du corps valent tout autant pour l'esprit. Nous perdons aisément le goût de toute chose dont nous nous rassasions. Bien des hommes du monde ont fait le tour des amusements, et maintenant rien ne peut les satisfaire ; ils ont usé tous leurs jouets et sont las de tous les jeux. Pauvres êtres, plus fatigués de leurs folies que l'esclave de sa servitude ! Pour eux, le rire et l'allégresse sont devenus de sinistres moqueries ; les chanteurs et les chanteuses ne leur sont plus une joie, les instruments de musique sont discordants, les jardins et les palais sont lugubres, et les trésors de l'art une vexation d'esprit. Par la route de la folie ils sont arrivés au point même où Salomon, avec toute sa sagesse, s'était trouvé ; et, comme lui, ils s'écrient : « Vanité des vanités, tout est vanité » (Ec 1.2).

Dans un ordre plus élevé des choses, le même processus peut être observé. Dans la poursuite du savoir, les hommes peuvent en venir à avoir en horreur les rayons de miel par pure satiété. Plus d'un homme de lettres a atteint un tel état de délicatesse difficile que les livres qu'il peut goûter se comptent sur les doigts d'une main. D'un dédaigneux mouvement de tête, il passe devant des volumes dont les lecteurs ordinaires sont charmés. Son goût poétique, si délicat, est heurté par les cantiques qui ravissent ses compatriotes, et son oreille est torturée par les airs auxquels ils sont chantés. Pour ma part, j'aimerais mieux conserver la faculté de me réjouir d'un simple cantique chanté sur un air qui ravit la multitude, que de me voir proclamé roi des critiques ; et je préférerais pouvoir m'asseoir et lire avec intérêt un livre d'histoires pour enfants, plutôt que de m'élever à l'état sublime de ces messieurs de lettres qui jettent sur chaque livre un regard aigu et critique, et n'y aperçoivent rien qui mérite leur attention ; en vérité, ils ne verront jamais rien qui vaille la peine d'être lu, à moins que l'ouvrage ne soit de leur propre plume ou de celle de quelqu'un de leur coterie. « L'homme rassasié foule aux pieds le rayon de miel ; mais à l'homme affamé tout ce qui est amer est doux ».

Je n'eusse point tant discouru de ce principe de notre nature, s'il ne s'était trouvé qu'il s'ingérât jusque dans la religion. C'est du goût difficile en matière de religion que je dois parler ce matin. Les hommes, dans les choses de Dieu, n'ont pas toujours appétit pour la vérité la plus douce et la plus précieuse. L'Évangile de Jésus, révélé du ciel, est plein de moelle et de graisse, mais l'état de l'esprit des hommes est tel qu'ils ne peuvent en discerner l'excellence, et qu'au mieux ils la tiennent pour une chose insipide, tandis que quelques-uns la traitent même comme si c'était pour eux de l'absinthe et du fiel. Ils se repaissent avec une avide gourmandise des gousses du monde, mais se détournent avec dédain des provisions de la miséricorde. Ils sont rassasiés des viandes des marmites d'Égypte, et du pain du ciel ils n'ont nul désir ; et ils n'en auront point jusqu'à ce que le Saint-Esprit les vivifie à la vie spirituelle et leur fasse sentir les cuisantes atteintes de la faim spirituelle.

Les trois points de mon discours seront les suivants : premièrement, que Jésus-Christ est en lui-même plus doux que le rayon de miel ; deuxièmement, il en est qui le prennent

même en horreur ; et puis, troisièmement, béni soit son nom, il en est d'autres qui font grand cas de lui. « À l'âme affamée tout ce qui est amer est doux ».

## 1. Jésus-Christ est plus doux qu'un rayon de miel

Commençons donc par cette vérité assurée : Jésus-Christ est lui-même plus doux que le rayon de miel. Que vous le croyiez ou non, le fait demeure : le Verbe incarné est plus doux que le miel ou le rayon de miel ; que ce soit ou non votre privilège de vous ébattre dans la connaissance délicate de son amour, cet amour n'en sera pas moins également précieux. Que Jésus-Christ soit plus doux que le rayon de miel apparaît clairement si nous considérons qui il est, et ce qu'il donne et opère. Si vous y prêtez pensée, vous verrez qu'il ne peut en être autrement. Notre Seigneur est l'incarnation de l'amour divin. L'amour de Dieu est doux, et Jésus est cet amour manifesté. « Dieu a tant aimé le monde » (Jn 3.16) — je m'arrête pour demander : combien ? Où verrons-nous d'un coup d'œil la plénitude de cet amour ? Tournez vos regards vers Jésus ; lui seul répond à la question. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ». Là, saignant sur le Calvaire, nous voyons le cœur du Père révélé dans le cœur percé de son Fils unique. Jésus est le foyer de l'amour de Dieu. La bonté sans bornes du Dieu toujours aimant trouve sa plus parfaite expression dans la personne du Rédempteur : assurément, dès lors, il doit être d'une douceur sans égale. Quand Dieu prend son amour et en cueille la fleur la plus choisie, puis la remet à la terre pour que les hommes la contemplent comme le gage de sa faveur, nous pouvons être certains que son parfum surpasse toute conception. Dieu est amour, et lorsque cet amour se concentre en un seul individu afin d'être ensuite répandu au milieu des multitudes, il doit y avoir une douceur infinie dans cette bienheureuse personne. Jugez de ce que je dis ; n'en doit-il pas être ainsi ?

De plus, Jésus-Christ est en lui-même l'incarnation d'une miséricorde sans bornes envers les pécheurs, aussi bien que de l'amour envers les créatures. Dieu aimait les hommes, car il les avait faits ; mais il ne pouvait les bénir, puisqu'il devait les juger pour leurs offenses. Or, Jésus-Christ a maintenu l'honneur divin, satisfait la loi, et maintenant la miséricorde de Dieu peut descendre librement vers les hommes, jusque vers les rebelles et les indignes. Celui qui voudrait trouver miséricorde, qu'il regarde là où Jésus mourut sur le bois, et il la verra fleurir librement du sol cramoisi. Celui qui voudrait contempler la miséricorde dans toute sa plénitude, qu'il aille là où Jésus se tient, les mains ouvertes, accueillant les plus vils des vils au festin d'amour, purifiant toute leur tache, et les revêtant de vêtements de salut. Il doit être doux, Celui de qui découle une telle douceur, puisqu'il rend acceptables à Dieu les plus souillés et les plus répugnants des hommes. Si ses mérites changent notre enfer en ciel, notre fiel d'amertume en joie et en paix, il n'est pas possible que même le rayon de miel dégouttant de miel vierge le représente dignement. Ô vous, abeilles qui errez sur les plus belles fleurs, vos plus précieux butins ne sauraient jamais rivaliser avec les quintessences de délices qui doivent habiter en Celui en qui la miséricorde de Dieu est concentrée.

Ô fils des hommes accablés de pauvreté, Christ doit être doux, car il pourvoit à tous vos besoins. Douce est la liberté pour le captif, et lorsque le Fils vous affranchit vous êtes libres en effet ; douce est l'absolution pour le condamné, et Jésus proclame le plein

pardon et le salut ; douce est la santé pour le malade, et Jésus est le grand médecin des âmes ; douce est la lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres et pour des yeux qui s'éteignent, et Jésus est à la fois soleil à nos ténèbres et yeux à notre aveuglement : tout ce dont les hommes peuvent avoir besoin, tout ce dont les âmes les plus affamées peuvent languir, se trouve dans la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus ; partant, il doit être doux.

Il est doux, car toutes les fois qu'il entre dans le cœur d'un homme, il y insuffle la suavité d'une paix surabondante. Oh, le repos que nos âmes ont connu lorsque nous nous sommes appuyés sur son sein ! « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence » (Ph 4.7) a gardé notre cœur et notre pensée par Jésus-Christ. Notre âme a bu le nectar de ses plaies. Et ce ne fut pas la paix seule ; les nappes limpides du repos ont jailli en fontaines de joie. En Jésus, nous nous sommes réjouis, nous nous réjouissons, et nous nous réjouirons tout le jour. Nulle félicité ne saurait être plus divine que le bonheur de Le connaître, de nous repaître de Lui, et d'être un avec Lui. Toutes les vraies paix et joies qui sont connues sur la terre — j'eusse pu dire, qui sont connues au ciel parmi la troupe des rachetés — proviennent toutes par Jésus-Christ notre Seigneur, dont le nom est la somme des délices. De tels aromates doivent être bien doux, d'où distille l'huile sainte de la joie ; ce miel doit être infiniment doux, dont une seule goutte remplit toute une vie d'allégresse.

Il est clair que notre Seigneur doit être doux, car son propre Nom est embaumé d'espérance céleste pour les croyants. À peine goûtons-nous à Jésus que, comme Jonathan dans le bois, nos yeux sont éclairés et nous voyons l'invisible ; le voile est ôté et nous contemplons une voie d'accès vers notre Dieu et Père et vers les joies de sa droite. Dès que l'on comprend que Jésus a porté nos péchés et s'est chargé de nos douleurs, nous voyons que les félicités de l'éternité sont préparées pour nous. Son nom est le « sésame, ouvre-toi » des portes du Paradis ; apprenez seulement à prononcer le nom de Jésus du fond du cœur comme toute votre confiance, et vous aurez appris un mot magique qui dispersera des troupes d'adversaires, et qui ouvrira les portes à deux battants, et coupera les barres de fer en deux, si elles se dressent entre votre âme et le ciel. Puisque Jésus est tout cela et immensément plus que nulle langue humaine ne saurait le dire, il est clair, à l'évidence même, qu'il doit être doux.

Mais nous ne sommes pas laissés à la supposition et à l'inférence qu'il doit en être ainsi ; nous savons qu'il en est ainsi. Notre Seigneur est comme un rayon de miel, car il est doux à Dieu lui-même. Du goût du Très-Haut et du Saint, qui osera juger ? Ce que le Seigneur lui-même appelle doux doit être véritablement doux. Or l'odeur même du sacrifice de Christ — que dis-je ? j'irai plus loin — l'odeur même de ce qui en était la figure aux jours de Noé fut si agréable à Dieu qu'il est écrit : « L'Éternel sentit une odeur agréable ; et l'Éternel dit en son cœur : Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme » (Ge 8.21). Si l'odeur même de ce qui n'était que l'emblème de l'Agneau sanglant fut agréable à l'Éternel, combien le Seigneur Jésus lui-même doit-il être doux au Père divin dans son sacrifice réel. Voyez, la vue même du sang — et remarquez-le, non pas le sang du Christ, mais seulement le sang d'un agneau immolé en type de Christ — la vue même de ce sang aspergé sur le linteau détourna jadis l'ange destructeur d'Israël, car le Seigneur a dit : « Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous » (Ex 12.13).

Or, si un simple aperçu du type du sang expiatoire de Jésus satisfait ainsi le cœur de Dieu, que doit être la vue de Jésus lui-même ? car il a été obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Si j'avais le temps, je mentionnerais les nombreuses manières dont notre Seigneur est présenté dans l'Écriture comme étant doux au Père ; tous les sens s'y trouvent comme rassasiés ; le Seigneur entend sa voix crier de la terre et y répond par la bénédiction ; il goûte son sacrifice comme un vin qui réjouit le cœur de Dieu, et il sent son attouchement comme l'Arbitre posant sa main à la fois sur le juge et sur le coupable. De toute manière possible, Jésus est très doux et agréable à l'esprit divin. Écoutez comment le Seigneur déclare des plus hauts cieus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection » (Mt 3.17). Le Seigneur prend plaisir en lui à cause de sa justice. Or, si le cœur de la Déité lui-même est satisfait et comblé de contentement, il doit y avoir une douceur infinie dans la personne du Seigneur Jésus. Ce rayon de miel doit être doux, puisque le Dieu en Trois Personnes s'en déclare satisfait.

De plus, notre Seigneur Jésus est doux aux anges dans le ciel. Ne l'ont-ils pas observé lorsqu'il était ici-bas avec des yeux attentifs ? Quand d'abord ils le manquèrent des parvis d'en haut, ils s'envolèrent avec une hâte empressée pour découvrir où il était, et lorsqu'ils trouvèrent qu'il était venu sur cette pauvre planète, ils rendirent la nuit brillante de leur splendeur, et suave par leurs chœurs. Tandis qu'il séjournait ici, ils guettaient ses pas, ils le servirent au désert et dans le jardin, et d'autres fois ils attendaient en légions, ardents à le délivrer s'il eût seulement daigné leur faire signe d'employer leurs armes célestes. Lorsqu'enfin ils le virent prêt à monter, je puis bien croire que les paroles du poète ne sont point une fiction, mais décrivent un fait —

« Ils amenèrent son char d'en haut »  
Pour le porter à son trône ;  
Ils battirent de leurs ailes triomphantes et s'écrièrent,  
“L'œuvre glorieuse est accomplie.”»

Il fut « vu des anges » (1 Ti 3.16), et il leur était très cher et précieux. Assurément, celui qui attire toutes ces brillantes intelligences, et les amène à le contempler sans cesse, et à lui rendre des honneurs divins, doit être doux en vérité.

Doux est le Christ, bien-aimés, car c'est sa présence qui fait du ciel ce qu'il est. Vous êtes dans un jardin, et, respirant un suave parfum, vous vous dites en vous-mêmes : « D'où cela vient-il ? » Vous parcourez les allées et les bordures pour découvrir la source de cette agréable odeur, et, enfin, vous tombez sur une rose ; de même, si vous deviez marcher parmi ces arbres féconds qui bordent le fleuve de l'eau de la vie, vous percevriez un parfum sans pareil, d'une délectation souveraine ; mais vous n'auriez pas à vous demander : « D'où vient ce parfum ? » Il n'est, même dans le Paradis de Dieu, qu'une seule rose capable de répandre un tel parfum de joie, et c'est la « Rose de Saron » (Ca 2.1), cette fameuse « plante de renom » (Éz 34.29) qui a répandu son parfum sur la terre comme au ciel. Qu'il nous soit donc suave à bon droit, puisque, lorsqu'il fut rompu comme l'albâtre du parfum de grand prix, il remplit de sa douceur sans égale toutes les chambres de la maison de Dieu, en haut comme en bas.

Si vous voulez une preuve de plus près, permettez-moi de vous rappeler combien le Bien-Aimé est doux pour les siens. Qu'est-ce qui nous attirera d'abord à Dieu ? N'était-ce pas la douceur du Christ ? Qu'est-ce qui chassa toute l'amertume de nos craintes ? N'était-ce pas la douceur de son amour pardonnant ? Qu'est-ce qui nous retient de sorte que nous ne pouvons nous en aller, qui nous enchaîne, nous scelle, nous cloue à la croix, en sorte que jamais nous ne pouvons la quitter ? N'est-ce pas qu'il est si doux que nous ne trouverons jamais personne à lui comparer, et qu'ainsi nous devons demeurer avec lui, parce qu'il n'y a nulle part ailleurs où aller ? Frères et sœurs, je m'adresse à vous qui connaissez Jésus : n'êtes-vous pas satisfaits ? J'entends, non pas seulement satisfaits de lui, mais satisfaits entièrement. Ne remplit-il pas, et ne sur-remplit-il pas vos âmes ? Lorsque vous jouissez de sa présence, quelle autre joie pourriez-vous concevoir ? Lorsqu'il vous embrasse, vous reste-t-il quelque cœur pour d'autres délices ? Ne dites-vous pas : « Il est tout mon salut, et tout mon désir ». Ma coupe déborde, mon Seigneur Jésus, lorsque j'ai communion avec toi.

« Jésus, vers qui je m'enfuis,  
Comble tous mes désirs ;  
Qu'importe si les ruisseaux des créatures sont desséchés,  
J'ai encore une source. »

Tous les saints vous diront que Christ est infiniment doux et tout aimable, et quelques-uns avoueront que parfois sa douceur les subjugue, les entraîne tout entiers et les ravit hors d'eux-mêmes. Les ailes d'aigle de l'amour de Jésus nous élèvent jusqu'aux portes du ciel, et cela nous advient même lorsqu'il n'y a sur la terre rien pour nous rendre heureux, et que tout au-dehors et au-dedans n'est que ténèbres. Quand le pauvre corps est plein de douleur et que chaque nerf est désaccordé par la maladie, alors même Jésus vient et pose ses doigts parmi les cordes de notre pauvre nature, jusqu'à ce que, charmées par son toucher, elles fassent jaillir une musique qui pourrait instruire les harpes du ciel à sa louange. En sa présence notre cœur est joyeux au-delà de toute allégresse ; nous sommes béatifiés, sinon glorifiés. Plaise à Dieu qu'il en fût toujours ainsi. Mon cher Seigneur et Maître est très doux ; mais mes lèvres me manquent, et je rougis de mes pauvres tentatives pour publier ses louanges.

Une chose qui prouve combien il est doux, c'est ceci — il ôte toute amertume du cœur qui le reçoit véritablement. Le calice de quassia de la maladie n'est plus amer quand une goutte de son amour y tombe. En sa compagnie, les lits de douleur deviennent des trônes où l'infirmes ne languit pas tant qu'il y règne ; la chambre solitaire devient une salle d'audience royale, le lit dur devient une couche de duvet, et les rideaux se transforment en bannières d'amour. De même, son amour arrache du jardin de la vie les racines de la rue des soucis et de l'absinthe de l'anxiété. Un homme peut être agité par mille inquiétudes ; mais dans la communion de Christ il trouvera le repos pour son âme. L'hydromel délectable de la communion avec Jésus noie efficacement le goût de l'amertume du monde. Les saints dans la persécution ont trouvé que l'amour de Christ leur purifiait la bouche de toute saveur du fiel de la haine ; ils ont pu supporter la prison et la tenir pour liberté, regarder les chaînes comme des ornements, trouver le chevalet un lit de roses, et le bûcher flamboyant un char de feu pour les porter à leur récompense. Si un enfant de Dieu était appelé, dans la poursuite du devoir, à nager à travers une

mer des plus amers tourments de l'enfer, pourtant, avec la douceur miellée de l'amour de Christ dans sa bouche, il ne goûterait pas même à cette mer de fiel. Quant à la mort, nous avons appris à l'engloutir dans la victoire ; assurément, son amertume est passée. Où ailleurs trouverez-vous pareils délices exquis ? Où ailleurs une douceur si toute-conquérante ? Jésus est la béatitude même.

Ainsi ai-je suffisamment montré que les faits ont prouvé que Jésus est doux comme le rayon de miel ; mais je vous retiens un moment encore pour remarquer qu'il l'est d'une manière incomparablement supérieure. Le miel, pourrais-je presque dire, n'est pas seulement doux, mais la douceur même. Que j'aie raison ou non de parler ainsi du miel, j'aurai assez raison en le disant de Jésus-Christ : il n'est pas seulement doux, mais la douceur même. Nous n'avons pas besoin de dire de lui qu'il est bon, car il est la bonté essentielle. Il n'est pas seulement aimant, mais amour. Quel que soit le bien que vous cherchiez dans le monde, vous le trouverez répandu chichement çà et là sur des hommes de bien, car Dieu dispense ces choses précieuses avec mesure ; mais la plénitude de tout bien, vous la trouverez en Jésus-Christ. Il n'est pas le suave parfum, mais l'onguent qui le répand ; il n'est pas le ruisseau, mais la source d'où il jaillit ; il n'est pas le rayon de lumière, mais le soleil d'où il procède. Le miel est l'assemblage et le composé de mille douceurs. Les abeilles visitent toutes sortes de fleurs, sachant, par une sagesse ingénieuse qui nous est déniée, où toutes les suavités sont cachées : elles prennent non seulement le nectar de la rose vermeille, mais aussi celui du lis blanc comme neige ; et, recueillant l'ambrosie de toutes les beautés du jardin, elles composent ainsi une suavité exquisite, absolument sans égale. De même, mon Seigneur est toutes les excellences composées et mêlées en harmonie divine, une rare confection de toutes les perfections pour faire une perfection, la rencontre de toutes les douceurs pour faire une douceur parfaite. On disait d'Henri VIII que si tous les linéaments d'un tyran s'étaient perdus, on eût pu les peindre de nouveau d'après sa vie ; et certes, nous pouvons dire du Christ que si toute la douceur et toute la lumière de l'humaine nature avaient été oubliées, si tout l'amour des mères, la constance des martyrs, la probité des confesseurs et l'abnégation des héros avaient disparu, vous trouveriez tout cela amassé en trésor dans la personne du Seigneur Jésus-Christ.

Chaque abeille, dans ses nombreux voyages, choisit ce qu'elle estime le meilleur et l'apporte au magasin commun ; et je ne doute point que chacune n'ait le palais délicat, en sorte que chacune prend le meilleur qu'elle rencontre. Ô vous, prédicateurs de l'Évangile, vous pouvez chacun chercher les pensées et les paroles les plus riches que vous pourrez, pour mettre en lumière mon Seigneur. Ô vous, puissants orateurs de l'Église, vous pouvez prononcer le langage le plus choisi, soit de la poésie soit de la prose, et ainsi rassembler toutes les douceurs ; mais jamais vous n'égalerez la suavité tout à fait sans égale qui demeure dans la personne et l'œuvre de Jésus, le Bien-Aimé.

Le miel est une douceur salubre, quoique bien des douceurs ne le soient point. Des enfants ont été rendus malades, voire empoisonnés, par des baies dont l'écœurante douceur les a attirés à leur dommage ; mais, quant à notre Seigneur, plus tu te nourris de lui, plus tu le peux. Christ est santé pour l'âme, oui, force et vie. Mange, oui, bois abondamment, ô bien-aimé. As-tu trouvé du miel ? N'en mange pas trop ; mais as-tu trouvé Jésus ? Mange à satiété, et continue de manger, si tu le peux, car jamais tu n'en

auras trop de lui.

## 2. Ceux qui abhorrent Christ

Deuxièmement, il est des hommes qui ont en abomination la douceur de notre Seigneur. Cela se manifeste de diverses manières. Quelques-uns le haïssent au point de le fouler aux pieds ; et je trouve que telle est la traduction donnée en marge : « L'homme rassasié foule aux pieds le rayon de miel ». Que Dieu fasse miséricorde à ces orgueilleux qui persécutent ses saints, outragent son nom, et méprisent son Évangile. S'il s'en trouve ici, que la miséricorde souveraine change leurs cœurs, ou bien un jugement redoutable les attend.

D'autres montrent qu'ils ont Christ en horreur parce qu'ils murmurent sans cesse contre lui ; s'ils ne trouvent pas à redire à l'Évangile lui-même, ils vitupèrent contre ses ministres. Nul ne saurait leur plaire. Jean vient ne mangeant ni ne buvant, et ils disent qu'il a un démon ; le Maître vient mangeant et buvant, et ils disent : « Voici un homme glouton et buveur de vin » (Mt 11.19). Tel homme prêche très solennellement, on le traite de pesant ; tel autre mêle quelque enjouement à son discours, on l'accuse de frivolité ; tel ministre emploie une rhétorique élevée, il est trop fleuri ; tel autre parle dans un style plus simple, il est vulgaire. Cette génération, comme celles qui l'ont précédée, ne peut être satisfaite ; mais c'est de Jésus qu'elle est mécontente. Ô vous, censeurs pointilleux de l'Évangile, vous blâmez le plat, mais ce n'est qu'un prétexte : c'est la viande que vous n'aimez pas. Si vous aviez faim de la viande, vous ne vous en prendriez point au plateau sur lequel on la sert ; mais, parce que vous ne l'aimez pas, vous vous plaignez du plat et de celui qui la découpe.

Souvent, ce dégoût se manifeste par une indifférence absolue à l'Évangile. La grande multitude de nos concitoyens ne fréquente point le lieu du culte, ou, s'ils y assistent, ce n'est qu'à de rares intervalles ; et lorsqu'ils viennent, ils laissent leur cœur derrière eux, si bien que la parole entre par une oreille et ressort par l'autre. Le Sauveur souffrant n'est rien pour eux ; le ciel et l'enfer ne sont rien pour eux ; qu'ils soient perdus ou sauvés n'est rien pour eux. Ainsi montrent-ils leur dégoût.

Peut-être que certains ici présents abhorrent au fond notre Seigneur, et pourtant ne le pensent point. Ils prêtent attention à sa parole ; mais quelle attention ? Ils ont quelque égard pour Jésus, mais si peu que cela n'aboutit à aucun résultat pratique. Quelques-uns d'entre vous, après dix années à entendre l'Évangile, êtes encore inconvertis ; et, après vingt années de jouissance des privilèges évangéliques, vous n'avez toujours pas goûté le miel de la Parole. Si vous la teniez pour douce, vous en auriez goûté depuis longtemps : vous l'avez en aversion, autrement vous ne la laisseriez pas demeurer là, juste sous votre nez, sans y toucher, pendant des années. Il faut que vous soyez rassasiés à l'excès, autrement vous ne souffririez pas que ce rayon de miel reste si longtemps intact. Vous aviez, dites-vous, l'intention d'en manger. Oui ; mais je n'ai jamais connu un homme affamé rester assis à une table six heures durant sans manger, tout en ayant l'intention de manger pendant tout ce temps. Non ; aussitôt que le bénédicité est prononcé, il se met à manger ; et, dans votre cas, le bénédicité a été prononcé un grand

nombre de fois, et néanmoins vous êtes assis, avec les douceurs de la miséricorde devant vous, refusant d'en manger. Je ne puis l'expliquer par aucune autre hypothèse, sinon qu'il y a, dans votre âme, un dégoût secret.

Ce dégoût se manifeste par bien des signes. Voici la Bible, livre d'une douceur infinie, la lettre d'amour de Dieu aux fils des hommes. N'est-ce pas une lecture affreusement sèche ! Un roman en trois volumes convient bien mieux à un grand nombre. C'est fouler aux pieds le rayon de miel. Il y a le ministère de l'Évangile. Les sermons sont de bien mornes affaires, n'est-ce pas ? Or, j'admets que certains sermons sont lugubres et vides comme un désert, mais lorsque Christ est prêché avec sincérité et ardeur, comment se fait-il que vous soyez si las ? D'autres sont nourris ; pourquoi vous plaignez-vous ? Le mets est excellent, mais vous n'avez point d'appétit pour lui, pour la raison indiquée dans le texte. Quand un homme a du dégoût pour Christ, il trouve la prière être une servitude ; et, s'il la continue tant soit peu, c'est un exercice bien terne ne produisant aucune jouissance. Quant à la méditation, c'est une chose entièrement négligée par la multitude impie. Pour certains, le sabbat est un jour fort ennuyeux ; ils se réjouissent quand il est passé. J'entendis l'autre jour quelqu'un dire qu'il pensait que le sabbat devrait se passer en récréation ; à quoi un ami répondit qu'il souhaiterait trouver la vraie re-création, car il avait besoin d'être recréé en Jésus-Christ, et alors il jugerait le sabbat le meilleur jour de la semaine. Hélas, ces sabbats languissants et ces prédicateurs moroses, et cette prière et ce chant sans saveur, et toute cette lassitude, sont des signes certains que vous êtes des âmes rassasiées et que, par conséquent, vous foulez aux pieds le rayon de miel.

Cette répugnance vient de ce que l'âme est rassasiée, et les âmes peuvent être rassasiées de bien des manières. Certaines le sont parce qu'elles n'ont point encore découvert leur dépravation naturelle et leur néant, n'ont jamais su qu'elles sont condamnées par la loi de Dieu. Ces âmes rassasiées, qui sont ce qu'elles ont toujours été, des gens de bien comme elles l'ont toujours été depuis leur naissance, ne veulent point d'un Sauveur, et partant, elles le méprisent. Pourquoi ceux qui se portent bien feraient-ils cas d'un médecin ? N'est-il pas pour les malades ? Hélas pour vous, rassasiés, car votre heure de faim viendra, lorsque les festins d'amour ne seront plus, et alors, comme Dives ne put obtenir une goutte d'eau, il vous sera refusé jusqu'à une miette de consolation.

Certains sont rassasiés des jouissances du monde. Ils ont des richesses et s'en tiennent parfaitement contents ; ou bien ils n'ont point de richesses, et cependant ils se complaisent dans les viles poursuites de leur condition. Leurs pensées ne s'élèvent jamais ; ils ressemblent à ce coq sur son tas de fumier qui, ayant gratté et découvert un diamant, dit : « J'eusse mieux aimé trouver un grain d'orge ». Ils sont satisfaits pourvu qu'ils aient de quoi manger, boire et se vêtir, mais ils ne pensent point aux choses divines. Ils sont pleins du monde, et partant ils ont en dégoût le rayon de miel.

Certains sont pleins d'assurance dans une religiosité extérieure. Ils ont été baptisés quand ils étaient enfants et ils ont été confirmés, et si cela ne sauve pas les gens, qu'est-ce qui les sauvera ? Des mains d'un évêque imposées sur vous ! Pensez-y donc !! Depuis, ils ont reçu le sacrement, et on leur a toujours dit que si vous allez régulièrement à votre lieu de culte, et surtout si vous payez vingt shillings dans la livre, vous vous en tirerez

très bien — du moins, si vous ne le faites pas, que deviendront vos voisins ? Ces âmes rassasiées n'apprécient point la grâce gratuite et l'amour agonisant, et le salut par le sang du Christ ne leur semble qu'un babil oiseux.

Certains sont pleins de suffisance — ils savent tout — ce sont de grands lecteurs et de profonds philosophes. Leurs pensées ont plongé jusqu'au fond de l'infini ; ils sont si délicats dans leurs critiques qu'ils

« Un cheveu peut-il diviser  
Entre l'ouest et le nord-ouest ! »

Il est impossible de les satisfaire. La connaissance de Christ crucifié est, pour eux, une folie et une pierre d'achoppement.

D'autres sont pleins de l'orgueil du rang. Oui, ils se réjouissent fort d'apprendre que les pauvres entendent l'Évangile, et ils ne doutent nullement que la prédication simple de l'Évangile soit fort utile aux classes inférieures, mais les gens respectables qui habitent le West End et se déplacent en carrosses n'ont point besoin d'une telle prédication ; ils sont trop respectables pour avoir besoin d'être sauvés, et ainsi leurs âmes rassasiées ont en dégoût le rayon de miel.

Mais nous n'avons pas besoin de nous arrêter plus longtemps à parler d'eux, car nous ne leur ferons aucun bien tant qu'ils sont repus. Si l'ange Gabriel leur prêchait Christ, ce ne serait qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit. Servez le mets aussi bien que vous pourrez, jamais il ne sera apprécié jusqu'à ce que le convive ait de l'appétit. Que le Seigneur, par l'œuvre de son Saint-Esprit, leur donne un appétit !

### **3. Ceux qui goûtent la suavité de Christ**

Et ainsi je conclus par le troisième point, le voici — il en est qui goûtent la suavité de Christ. Plût à Dieu que je pusse en découvrir de tels ce matin. Nous sommes des âmes affamées, frères. Si vous êtes affamés de pardon, de miséricorde et de grâce, je me souviens d'avoir été dans votre condition. Que donneriez-vous pour avoir Christ ? « Je donnerais mes yeux », dit l'un. Donnez-lui donc vos yeux en le regardant, et vous l'aurez. « Que ne donnerais-je, dit l'un, pour être délivré de mon péché dominant ! J'ai faim de sainteté. » Âme, tu peux obtenir la délivrance de tes péchés dominants, et l'obtenir gratuitement. Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver son peuple de ses péchés, et, en le regardant, il te délivrera de cette maladie qui te fait maintenant aimer le péché, et il te donnera un goût pour la sainteté et un principe de sainteté par le Saint-Esprit, et tu deviendras désormais un saint pour Dieu. Il change les lions en agneaux et les corbeaux en colombes ; rien ne lui est impossible. Tu n'as qu'à lui confier ton âme, et tu auras le pardon, la paix, la sainteté, le ciel, Dieu, tout.

Ceux qui ont faim sont donc ceux qui connaissent la douceur de Christ ; mais il leur faut plus que cela : ayant faim, ils doivent se nourrir ; car, bien que le texte ne le dise pas, il est très clair que le simple fait d'avoir faim ne rend pas les mets savoureux ; ils ne

le sont que lorsqu'on les mange. Si un mets était placé hors de notre portée et que nous eussions faim, nous serions portés à le juger amer, à l'exemple du renard et des raisins dans la fable. S'il y avait un Sauveur et que nous ne pussions l'atteindre, cela rendrait notre vie encore plus misérable. Pauvre âme, si tu veux Christ, reçois-le ; c'est tout ce que tu as à faire. Le pain est devant toi, mange-le. L'aptitude requise pour manger, c'est l'appétit — tu l'as : mets-toi donc à l'œuvre, par la sainte foi ; reçois Christ en toi, et il te sera véritablement doux.

Le texte dit que l'appétit de l'homme affamé rend douces même les choses amères. Y a-t-il quelque chose d'amer en Christ ? Oui, il y eut en lui beaucoup qui fut amer pour lui-même, et c'est là pour nous la part la plus douce. Ces angoisses et ces douleurs qui furent les siennes, et des maux inexprimables, et une mort sanglante — que c'était amer ! L'absinthe et le fiel furent à lui ; mais, pour notre âme croyante, ces choses amères sont des rayons de miel. Christ est le mieux aimé lorsque nous le contemplons crucifié pour nous.

Il y a avec Christ d'autres amertumes. Nous devons nous repentir du péché, et, pour les esprits charnels, c'est chose amère que de haïr le péché et de l'abandonner ; mais, pour ceux qui ont faim de Christ, la repentance est l'une des grâces les plus délicates. Christ requiert de son peuple l'abnégation et le sacrifice de soi, et la nature non régénérée les a en horreur ; mais les âmes avides de Jésus se réjouissent de se renier elles-mêmes, se réjouissent de donner de leur substance, se réjouissent même de souffrir des duretés pour l'amour de son cher nom ; les choses amères, pour lui, sont douces.

Il est aussi des doctrines fort odieuses aux esprits charnels ; ils ne sauraient les souffrir, ils se courroucent quand on les prêche, à l'égal de ceux qui quittèrent notre Seigneur lorsqu'il dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes » (Jn 6.53). Ceux qui ont faim de Christ prisent les doctrines de la grâce ; qu'on leur fasse seulement connaître ce que Jésus enseigne, et chaque syllabe est aussitôt reçue avec faveur par leur entendement.

Il se peut qu'il y ait des ordonnances devant lesquelles vous reculez ; vous avez éprouvé tout spécialement que le baptême est une croix, mais lorsque votre âme connaît pleinement la douceur de Christ et que votre esprit discerne que c'est son ordonnance, vous sentez aussitôt que l'amer devient doux pour l'amour de lui. Il est possible que vous ayez à souffrir quelque mesure de persécution, et à être méprisés et affublés de sobriquets pour l'amour de Jésus. Rendez grâces à Dieu de ce qu'ils ne peuvent vous emprisonner ni vous mettre à mort ; mais quand bien même ils le pourraient, si vous avez de l'appétit pour Christ, vous mangerez les herbes amères aussi bien que l'Agneau pascal, et vous jugerez qu'ils s'accordent bien ensemble. Christ et sa croix — vous donnerez votre amour à tous deux, et vous la chargerez sur votre épaule avec une sainte vaillance, et vous trouverez chose douce d'être méprisés pour l'amour de Jésus-Christ, votre Seigneur.

Ayez seulement de l'appétit pour Christ, et la petite réunion de prière, quand bien même il n'y aurait là que quelques pauvres gens, vous sera douce. Cette prédication pauvre et chancelante, qui est le meilleur que le pasteur puisse offrir, deviendra douce pour vous parce qu'il y a en elle un parfum de Christ. Si vous ne pouvez obtenir qu'une

feuille arrachée de la Bible, ou une demi-feuille, elle vous sera précieuse. Même entendre un enfant chanter un cantique sur Christ vous sera agréable. Vous vous souvenez que le Dr Guthrie, mourant, demanda à son ami de lui chanter « un cantique d'enfant ». Il voulait alors un cantique d'enfant ; un petit chant simple touchant Christ était ce que ce vénérable vieillard désirait à l'heure de son départ ; et quand votre âme a faim de Jésus-Christ, vous aimez les choses simples si elles parlent de lui. Vous ne serez pas aussi difficiles que certains d'entre vous le sont. Il vous faut un coussin confortable pour vous asseoir ; quand vous avez faim, vous vous réjouissez de rester debout dans les allées. Les âmes repues exigent nécessairement un prédicateur de tout premier ordre ; elles disent du plus prospère des évangélistes : « Il n'y a rien en lui, il ne fait que raconter force anecdotes » ; mais lorsque vous avez faim, vous vous réjouissez que l'homme prêche Christ, et les défauts s'évanouissent. Je me souviens que mon père, lorsque j'étais enfant et que mon petit-déjeuner ne me plaisait pas, me disait qu'il pensait qu'il me ferait du bien d'être envoyé pour un mois à la maison de l'Union, afin de voir si je ne me découvrais pas de l'appétit. Beaucoup de chrétiens ont besoin d'être envoyés quelque temps sous la Loi, et Moïse les guérirait de leur délicatesse malade, de sorte que, revenus à Jésus et à son amour, ils auraient un appétit pour l'Évangile.

La leçon de tout ceci est celle-ci — priez pour un bon appétit pour Christ, et, lorsque vous l'avez, conservez-le. Ne le gênez point par les friandises insatisfaisantes du monde, ni en avalant goulûment les notions modernes et les philosophies sceptiques — ces pains d'épices et ces sucreries malsaines tant prônés de nos jours. Ne gaspillez pas un bon appétit pour quoi que ce soit de moins suave que le vrai rayon de miel. Quand vous avez cet appétit pour Christ, donnez-lui libre cours. N'ayez jamais peur, à aucun moment, d'avoir trop de Christ. Quelques-uns de nos frères semblent alarmés de peur de devenir parfaits contre leur gré. Cher frère, entrez dans ce fleuve aussi loin qu'il vous plaira, il n'y a nul danger que vous vous y noyiez. Jamais vous n'aurez trop de grâce, ni de paix, ni de foi, ni de consécration. Entrez-y sans réserve ; satisfaites votre appétit jusqu'à comble. Nous ne pouvons le dire à nos enfants avec le miel devant eux, mais nous pouvons le dire aux enfants de Dieu avec Christ devant eux — « Mangez, oui, mangez abondamment ».

Priez le Seigneur de donner à d'autres l'appétit. C'est une grande chose d'entendre dire que dix et vingt mille accourent pour écouter l'Évangile ; j'espère que c'est parce qu'ils en ont faim. Lorsque le Seigneur donne au peuple l'appétit, je suis certain qu'il lui procure la nourriture, car il est toujours vrai, dans la famille de Dieu, que toutes les fois qu'il envoie une bouche il envoie aussi la nourriture pour elle ; et si quelqu'un d'entre vous a une bouche pour Christ ce matin, venez à lui, et soyez rassasiés à satiété.

Pendant que vous priez Dieu de donner aux autres de l'appétit, tâchez aussi de le susciter. Comment le susciter ? Bien des appétits ont été éveillés dans les rues chez de pauvres misérables affamés en passant devant l'endroit où l'on apprête les vivres — l'odeur seule leur mettait l'eau à la bouche. Dites aux pécheurs combien vous êtes heureux ; dites aux pécheurs ce que Christ a fait pour vous ; dites-leur comment il vous a pardonné, comment il a renouvelé votre nature ; entretenez-les de votre glorieuse espérance, dites-leur comment les saints peuvent vivre et mourir triomphants en Christ, et vous leur mettez l'eau à la bouche. C'est là la moitié de la bataille ; une fois qu'ils ont de

l'appétit, ils ne manqueront pas d'avoir la nourriture. Que le Seigneur, le Saint-Esprit, envoie cet appétit aux pécheurs dans tout Londres, et à Jésus-Christ, qui rassasie tous ceux qui viennent, soit la gloire à jamais. Amen.